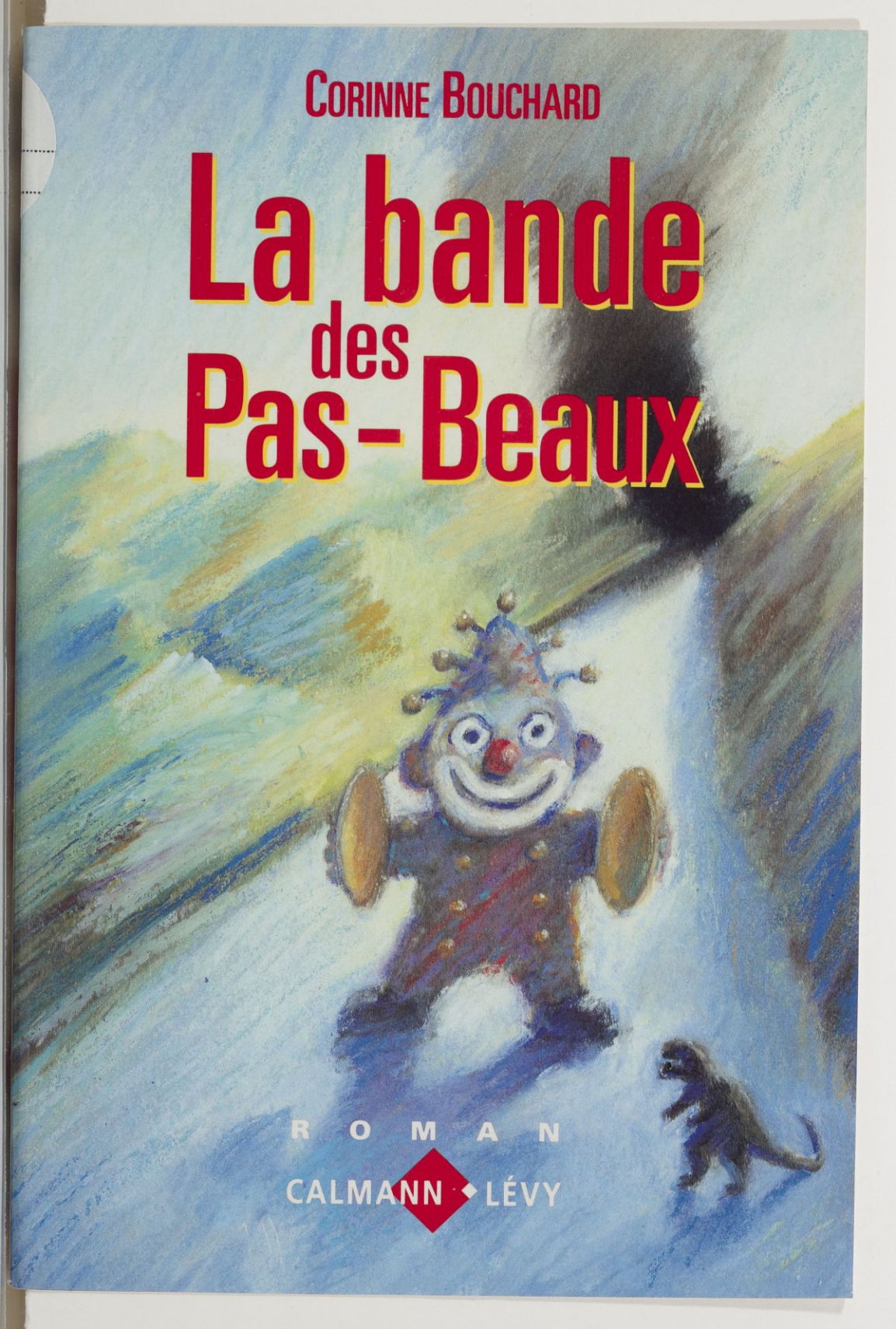
CORINNE BOUCHARD

La bande des Pas-Beaux



ROMAN

CALMANN ◆ LÉVY

LA BANDE DES PAS-BEAUX

1604
61694

DL 25081993-26916

Du même auteur
chez le même éditeur

La vie des charançons est assez monotone (essai)

Corinne Bouchard
a publié en collaboration avec
Pierre Mezinski, sous le pseudonyme
Marie & Joseph

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

Mississippi Delta Blues (roman)
Sur la piste des bidoules (cahier de vacances)

AUX ÉDITIONS GALLIMARD, COLLECTION SÉRIE NOIRE

Chaudes Bises
Si t'as peur, jappe
La Grande Arpente des Champs-d'en bas
Square du Congo
Jazz Belle
Le Petit Roi de Chimérie
Le Crime de la rue du Ciel
La Mine d'or de Taphalescha
Le Piège au jardinet
Venez voir les cadavres, Mesdames

Littérature jeunesse

AUX ÉDITIONS SYROS

Le Crime de Cornin Bouchon
Le Refuge des Ptits tout seuls
Le Nouveau Crime de Cornin Bouchon
Une aventure de Rosita Cochon
Aladdin et le crime de la bibliothèque

AUX ÉDITIONS NATHAN

Aladdin et la Gare de Norvège
Le Jardin des gâteaux

1567115

Corinne Bouchard

LA BANDE DES PAS-BEAUX

Roman

Calmann-Lévy

ISBN 2-7021-2255-8
© Calmann-Lévy, 1993



à m. P.

I

Comme l'image, Évangéline naquit d'un accident, et même d'un accident de voiture.

A l'époque, sa mère avait vingt-deux ans, s'appelait Éliane, se faisait appeler Lila, et si elle était déjà de la bonne graine d'emmerdeuse, ça ne se voyait guère, parce qu'elle était vraiment très jolie : elle avait des yeux très verts, des cheveux très longs et des dents toutes petites, le tout harmonieusement distribué autour d'un nez dont il n'y a rien à dire, ce qui est déjà bien pour un nez. Plus tard, avec les mêmes yeux verts et des dents toujours aussi parfaites, son naturel d'emmerdeuse fut beaucoup plus apparent, la fraîcheur de la jeunesse n'étant plus là pour le masquer ; ou bien c'était les cheveux courts. A vingt-deux ans, Éliane avait une somptueuse crinière annelée qui lui tombait jusqu'aux reins, dansait dans la lumière comme le voile de Tanit et donnait à tout le monde l'envie d'y plonger les mains. On était alors dans ces brèves années, post-

pilule et pré-sida, où l'humanité éblouie pouvait se livrer à la fornication sans arrière-pensées funestes là où bon lui semblait, et par exemple, à l'arrière des voitures.

Celle qui nous intéresse était une camionnette Ford garée au débotté d'un chemin tordu des Cévennes, devant une maison plantée seule dans la montagne, et illuminée comme un phare. Par ses fenêtres ouvertes s'échappaient des flots de musique d'une force à assourdir les cigales : le groupe « Si t'as peur, jappe » (moins son harmoniciste qu'on verra tout à l'heure occupé ailleurs) était en plein bœuf. Le groupe « Si t'as peur, jappe » vivait là, non pas en communauté, car ce mot suppose une sorte de règle acceptée de tous, mais, disons, en tas : outre les musiciens du « Si t'as peur, jappe », il y avait les copines des musiciens, des copains de passage, les copines des copains de passage, et bref, cette nuit-là (ai-je dit que c'était la nuit ? voilà qui est fait), le seul endroit où Jason l'harmoniciste avait pu emmener Éliane pour forniquer en toute tranquillité, c'était le Ford. Il avait d'abord suggéré le grand lit vert de la pleine nature, mais outre que ce lit-là est assez épineux dans les Cévennes, Éliane avait peur des bêtes, sans compter qu'il ne faisait pas si chaud que ça : on était déjà en octobre.

Et donc les voilà, Éliane et Jason, péniblement enlacés sur un tas de sacs de couchage à l'arrière du Ford ; Jason peut enfin plonger les mains tout son soûl dans la somptueuse crinière, il ne s'en

lasse pas. Ô volupté électrique ! C'est par les cheveux qu'elle le tenait, car pour le reste, elle n'était pas trop son genre. Jolie, oui, mais un peu hautaine, et assez chichiteuse : ayant peur des scorpions et des moustiques et des trucs qui piquent par terre, et voulant un verre propre pour boire, et n'aimant pas manger avec ses doigts... Bref, sous l'admirable chevelure annelée, un être perspicace pouvait déjà pressentir l'emmerdeuse qui ne demandait qu'à croître et prospérer. Une fille de riches, pensait simplement Jason en jouant avec les cheveux de merveille et en caressant les reins dessous. Éliane était la fille des cliniques Nallet ; au contact du « Si t'as peur, jappe », elle venait juste de découvrir l'ivresse de se vêtir d'oripeaux multicolores et de faire l'amour dans des voitures. Manie qui lui passa assez vite, surtout pour les oripeaux : elle n'était pas fille des cliniques Nallet pour rien, et chez les Nallet des cliniques, on se flattait d'avoir du goût.

En attendant, elle était amoureuse, éperdument amoureuse, pour la raison la plus péremptoire et la plus navrante qui soit : Jason était extrêmement beau. Il avait cette beauté qui vous laisse le cœur serré d'une admiration désintéressée et presque douloureuse. Désintéressement en moins, tel avait été l'effet produit sur Éliane la première fois qu'elle l'avait vu. Le « Si t'as peur, jappe » donnait un concert en plein air dans une ville dont le nom importe peu ; Éliane qui passait par là s'arrêta, intriguée ; elle rit beaucoup aux grasses

plaisanteries dont Gian Battista, le chanteur, émaillait le spectacle ; la musique, du blues mâtiné de rock et de Dieu sait quoi, ne lui déplut pas. Mais de toute la soirée, elle n'eut d'yeux que pour Jason, qui soufflait dans ses harmonicas comme le mistral sur des incendies. C'était un très bon musicien, elle s'en aperçut à peine. Elle n'avait qu'une idée en tête : le voir, lui parler, le séduire. Ce ne fut pas difficile. Comme elle traînait sur la place après le concert, attiré par les prestiges de la crinière annelée, il vint bavarder avec elle. Le soir même, ils s'endormirent ensemble.

Ils se revirent. Éliane, étudiante en quelque chose de flou et d'artistique, ne manquait pas de loisirs. Elle venait retrouver Jason partout où le « Si t'as peur, jappe » déployait ses sacs de couchage. La maison des Cévennes, quartier général du groupe, les accueillit à l'occasion. Éliane ne s'y plaisait guère : trop de gens et trop de moustiques, sans parler des scorpions. Elle aurait voulu Jason pour elle toute seule, et une salle de bain nickel. Elle le tannait pour qu'il vienne habiter à Paris avec elle. Il la bâillonnait avec ses cheveux et lui faisait l'amour partout où la chose se révélait possible ; dans le Ford, par exemple.

Ce soir-là, Éliane poussait déjà les ah ah et les soupirs qui sont d'usage en pareille circonstance quand elle s'interrompit pour dire merde. Ce n'était guère dans ses façons de demoiselle bien élevée. Jason demanda quoi. Elle dit qu'elle avait oublié sa pilule à Paris : pas de pilule depuis

plusieurs jours, il fallait faire attention. Mais j'ai envie ! gémit-elle. Je ferai attention, promit Jason, qui avait envie aussi. C'était compter sans Gian Battista.

Gian Battista : un petit gros rigolo. Pas si petit que ça, disait-il, et il cherchait toujours des chaussures à talons qui ne se voient pas. Quand il était en scène, sa petitesse passait inaperçue : il avait une voix si belle et si puissante qu'on le croyait géant aussi longtemps qu'il chantait. Mais ses succès à la scène le suivaient rarement à la ville ; d'où mélancolie fréquente, et tendance à sombrer dans la bière, qui fait grossir mais pas grandir. Et le problème restait entier.

Ce soir-là, Gian Battista était plutôt joyeux : il était allé chercher du ravitaillement (à savoir : du shit) chez un dealer du Vigan qu'on appelait Melancholy Baby. Ayant fumé quelques pétards (d'une qualité tout à fait satisfaisante) avec ledit Melancholy Baby, il remontait à toute pompe la draille jusqu'à la maison du « Si t'as peur » et chantait son blues préféré :

Si tu n'aimes pas mes pêches, si tu n'aimes
[pas mes pêches
Si tu n'aimes pas mes pêches, petite
C'est pas la peine de me secouer la branche

En même temps, dans les ravissements enfantins de ses pétards, Gian Battista s'émerveillait du monde et de ses mystères. Oh, ces étoiles sur la

montagne, que c'était donc beau ! Pour mieux les voir, il coupa les phares. Ah, cette nature sauvage, comme c'était impressionnant ! (En fait, sans les phares, on n'en distinguait plus grand-chose, mais bon). Et oh surtout, la merveille des merveilles, Gian Battista lui-même, petit mais pas tant que ça, un être fort, habile et rusé, un félin en chasse qui avançait souplement dans la nuit, les réflexes aiguisés, prêt à... Boum !

Quand la vieille 403 de Gian Battista percuta le Ford sur l'esplanade devant la maison, Jason allait juste s'arracher aux charmes d'Éliane ; il n'était que temps. Le choc le projeta plus avant. Éliane eut un cri de plaisir, ou de surprise, ou les deux, et Jason, comment dire ? Bon, vous avez compris. Quelques semaines plus tard, Éliane se fit confirmer qu'elle attendait un enfant, et, tortillant nerveusement ses longues boucles, elle se demanda ce qu'elle allait faire.

Ce qu'elle allait faire, elle le découvrit grâce à Victoire Dubois-Laganne, sa grand-mère, et là encore, ce fut accident, ou action de la grâce, qui sait ? Toujours est-il que, depuis le jour de ses soixante-dix ans, Victoire Dubois-Laganne se faisait du souci pour son avenir.

On dira : c'est tardif. Mais jusque-là, Victoire n'avait jamais eu aucune raison sérieuse de se faire du souci pour quoi que ce soit, et elle n'était pas de ces natures nerveuses qui s'inventent des

tracas là où il n'y en a pas. Sa vie n'avait peut-être pas été amusante tous les jours, mais dans sa génération, on ne s'attendait pas à mener des vies amusantes et on consacrait son temps terrestre à faire son salut.

Enfin, plus ou moins. La gestion du patrimoine, ça occupe aussi, vous savez.

Le souci de Victoire venait de là.

Le jour de ses soixante-dix ans, elle avait fait bonne figure aux hypocrites compliments qu'on lui adressait sur sa jeunesse et sa vitalité, elle avait déballé d'une main ferme les cadeaux inutiles prodigués par la famille (seul le cadeau d'Éliane, deux bouts de bois poli curieusement imbriqués, ne lui avait pas déplu, parce que personne n'aurait pu dire ce que c'était) ; mais tout en faisant bonne figure aux compliments, tout en déballant les cadeaux, et même en soufflant consciencieusement sur le gâteau orné de sept bougies (une habitude répugnante, quand on y pense bien, mais enfin s'ils y tenaient...), Victoire se disait : « Soixante-dix, soixante-dix, c'est bientôt le trou ! » Le lendemain, débarrassée de la famille, elle avait relu l'Évangile — dans la belle Bible reliée qu'elle n'avait pas ouverte depuis vingt ans, quand le pauvre Dubois-Laganne était mort — pour s'assurer que, question au-delà, elle était en règle ; et elle était tombée sur cette parole du Christ : « Il sera plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer au royaume des Cieux. »

Glip.

Cette parole, naturellement, avait été soigneusement désamorcée par une Église soucieuse de ne pas rebuter ses brebis les plus laineuses. Entre autres commentaires lénifiants, Victoire se souvenait d'avoir entendu invoquer la manie orientale de l'exagération, le goût des hyperboles, etc. Mais elle avait du mal à se représenter le Christ hâbleur comme un marchand de tapis, et sa relecture méthodique de l'Évangile lui donnait à penser que le Seigneur avait voulu dire exactement ce qu'Il avait dit. Or, s'Il n'avait pas exagéré...

Incontestablement, Victoire était riche. Malgré les affreux impôts de ce gouvernement de grands chemins, elle était même fort riche. Dans sa richesse, elle avait puisé jusque-là le sentiment réconfortant qu'elle n'avait aucun souci à se faire pour le lendemain : ses croissants seraient toujours au beurre, et ses pantoufles toujours fourrées. D'un seul coup, tout était retourné. D'un seul coup, elle se voyait aux portes du Paradis, refoulée par saint Pierre qui lui disait d'attendre que tous les gueux de tous les temps fussent entrés avant d'exposer son cas. Victoire ne se faisait pas une idée bien nette du total, mais elle se doutait que tous les gueux de tous les temps, ça faisait du monde : il n'y avait qu'à voir comme ils étaient nombreux, rien qu'à Paris. Et il restait encore l'horrible possibilité, après avoir attendu une éternité ou deux, de se voir refuser définitivement l'entrée.

Voilà les pensées que Victoire tournait et retournait sans cesse depuis son soixante-dixième anniversaire. On conviendra que ce n'était pas gai.

Elle fut contente quand Fadhila, la femme de ménage, vint lui annoncer la visite de sa petite-fille. Elle aimait bien Lili, et puis ce serait une diversion.

Une diversion, en effet. A voir la petite mine d'Éliane, sous la somptueuse chevelure qu'elle tenait des Dubois-Laganne (les Nallet, eux, se dégarnissaient vite), Victoire pressentit des catastrophes. Elle installa sa petite-fille sur le divan, la munit d'une tasse de tilleul, entama le questionnaire de santé, et ne fut pas longue à découvrir la vérité.

Qui la laissa d'abord muette. Des choses semblables n'arrivaient pas chez les Dubois-Laganne, ni même chez les Nallet. La tête que ferait son gendre, informé de la chose, mit du baume au cœur de Victoire. Ce qui occasionnait du désagrément à cet homme ne pouvait pas être entièrement mauvais, et après tout, la Vierge aussi s'était vue contrainte à des aveux de ce genre. Il est vrai que pour elle, c'était l'Esprit-Saint qui avait fait le coup. Mue par une association d'idées, Victoire demanda délicatement : « Et le... monsieur, qu'est-ce qu'il fait ? »

Le monsieur ? Éliane mit quelque temps à comprendre.

« Oh ! Tu veux dire... Il est musicien. »

Évidemment. Cette jeune sotte s'était entichée

d'un artiste. Le cas s'était déjà rencontré chez les Dubois-Laganne, dont cinq générations de bonne bourgeoisie avaient affiné l'âme, du moins chez les femmes. Il y avait eu un précédent, la tante Mathilde qui avait levé le pied avec un peintre, en 1884. Mais en général, la chute avait lieu après dix ans de mariage, pas avant. Enfin, ç'aurait pu être pire...

« J'ai connu un musicien, autrefois... Un spécialiste de Chopin et de Liszt... Un monsieur très fin, très délicat... »

Éliane vit que sa grand-mère s'égarait. Elle précisa :

« Mais il ne fait pas de musique classique, mémé Vi. Il joue dans un groupe de rock... de la guitare et de l'harmonica. Et puis il écrit des chansons, aussi. »

Victoire digéra l'information en silence. L'affaire prenait une tout autre tournure. Elle voyait ça d'ici. Le saltimbanque, sans doute, avait abusé de l'innocence de la petite dans l'espoir de mettre la main sur les cliniques. Mais il ne savait pas à qui il avait affaire ! Les contrats de mariage n'étaient pas faits pour les chiens, et après la cérémonie, on n'aurait pas de mal à le mettre au pas.

« Je suppose qu'il est tout prêt à t'épouser, fit-elle enfin. Vu les circonstances, c'est la moindre des choses...

— Ben... Non, je ne crois pas », dit Éliane, hésitante.

Elle n'avait jamais discuté la question du mariage avec Jason, mais elle n'ignorait pas les positions du « Si t'as peur, jappe » sur tout ce qui était institution, embrigadement, cellule familiale et *tutti quanti*. Aucun espoir de le traîner à la mairie, non.

« Mais alors... fit Victoire atterrée, ton enfant va naître sans père ? »

Un enfant sans père chez les Dubois-Laganne ! Même le Christ n'avait pas fait ça ! L'Esprit-Saint, au moins, s'était fait représenter par saint Joseph. Mais que pouvait-on attendre d'un saltimbanque, Seigneur !

« A moins qu'il ne naisse pas, souffla Éliane, pas fière. C'est aussi une possibilité, tu sais... »

Victoire se leva. En une illumination fulgurante, elle avait vu briller une autre des paroles du Christ. « Quiconque accueille un petit enfant en mon nom, c'est moi qu'il accueille... » Eh bien, Victoire Dubois-Laganne accueillerait l'enfant du saltimbanque, et qui sait ? Peut-être que le chameau réussirait à passer par le trou de l'aiguille.

« Ma petite fille, dit-elle à Éliane, la voix toute cassée d'émotion, quand on n'est pas dans la misère, attendre un enfant, ça devrait toujours être une bonne nouvelle. Cet enfant, tu vas l'avoir, et ce sera moi sa marraine. »

Elle ajouta avec délicatesse :

« Ne t'inquiète pas. Si le... monsieur ne prend pas ses responsabilités, je m'occuperai de vous. »

Puis elle conclut :
« Si c'est une fille, on l'appellera Évangéline. »

Contrairement à ce qu'on aurait pu supposer, Jason se montra ravi d'apprendre qu'il allait être père. Quand Éliane l'en informa, précisant qu'elle ne lui demandait rien mais entendait garder l'enfant, il la considéra quelques instants avec stupeur, puis s'exclama : « C'est vrai ? Vraiment vrai ? Tu veux avoir mon fils à moi ?

— Ton fils à toi, ce sera peut-être une fille, répondit Éliane. Ma grand-mère pense que ce sera une fille.

— Peuh ! fit Jason, traitant avec tout le mépris qu'elle méritait cette hypothèse absurde. Ce sera un garçon, il fera quatre kilos et on l'appellera Muddy Waters.

— C'est ça, dit Éliane, soulagée de voir comme il prenait la chose. Dis donc... Tu crois que Gian Battista acceptera d'être parrain ? »

Gian Battista commença par refuser hautement de mettre les pieds dans un de ces temples obscurantistes que sont les églises. Il rappela l'Inquisition, Galilée et diverses atrocités, et ne se tut que quand Éliane agacée fit valoir que, *primo*, eu égard à ses responsabilités dans la conception de l'enfant, c'était bien le moins qu'il en fût le parrain, que, *secundo*, c'était un grand honneur qu'on lui faisait là, et que, *tertio*, d'ici la naissance, on avait le temps de voir, mais que s'il s'entêtait

dans son refus, elle ne lui pardonnerait jamais. En huit mois, ses capacités d'emmerdeuse (aggravées par son état) s'affirmèrent suffisamment pour que Gian Battista prenne cette menace au sérieux, et c'est ainsi qu'il se retrouva un jour, extrêmement gêné par une cravate inaccoutumée, à côté de Victoire très raide, dans l'église où Évangéline reçut le baptême. Après la cérémonie, fortement ému (il avait beau ne pas y croire, était-ce bien prudent d'aller défier le Seigneur dans sa propre maison ?), il se précipita au bistrot avec Jason et eut la surprise de découvrir dans sa poche une enveloppe contenant une fort jolie somme. La vieille Victoire, toujours tracassée par le coup du chameau et de l'aiguille, avait décidé de faire le bonheur du premier pauvre qu'elle croiserait ce jour-là ; et comme il n'y avait pas le moindre mendiant sur le parvis de l'église quand elle en sortit, elle s'était dit que le saltimbanque porteur d'une horrible cravate qu'on lui donnait comme compère ferait l'affaire. Avec cette manne, le « Si t'as peur, jappe » racheta des instruments, fit réparer le Ford, et reprit la route pour conquérir la gloire, qui se laisse si difficilement rattraper.

Suivirent quatre années de musique sur les routes, pendant lesquelles Évangéline apprit à manger proprement avec maman, à faire des cerfs-volants avec papa, et à chanter *Si tu n'aimes pas mes pêches* avec tonton Jean-Ba. Le jour où, toute fière, elle en donna une audition à mémé Vi, celle-ci pensa qu'à accueillir les enfants des saltim-

banques on s'exposait à bien des déboires, et contre-attaqua à coups de comptines. Mais Évangéline aimait mieux les chansons de Gian Battista.

Vint l'année de la rupture, le retour définitif à Paris, les larmes d'Éliane chaque fois qu'Évangéline réclamait son papa, l'oubli qui embruma toutes ces choses dans sa petite cervelle. Évangéline ne sut jamais exactement ce qui s'était passé. Elle comprit vite qu'il ne fallait pas poser de questions ; mais elle se demanda longtemps pourquoi sa maman avait fait couper ses beaux cheveux.

Et voici Évangéline sur son vélo, à treize ans quinze jours, par un bel après-midi de juillet : le nez en l'air pour surveiller un petit nuage perdu dans le grand ciel bleu, un pied à terre, l'autre sur une pédale, joliment déhanchée en travers de la selle, du soleil plein les cheveux, elle semble poser pour un de ces posters discrètement érotiques qui ont la faveur des adolescentes un peu niaises. Ce n'est pas de sa faute : elle est si jolie que dès qu'elle s'immobilise, on a envie de prendre une photo. Sa mère en prend beaucoup, pour le *press book* : elle a décidé depuis longtemps qu'Évangéline serait une star.

Évangéline, pour son compte, préférerait être chercheresse : elle serait mathématicienne de génie, elle découvrirait un truc extrêmement compliqué, une formule savante toute hérissée de chiffres et de lettres à quoi personne sauf elle ne

comprendrait rien, on la regarderait avec respect, et elle pourrait même mettre des lunettes. C'est un beau rêve, à quoi elle sait bien qu'elle doit renoncer : d'abord Éliane ne la laissera jamais faire ce qu'elle veut, et de toute façon elle est nulle en mathématiques.

En pas mal d'autres choses aussi.

D'après Éliane, les mathématiques ne sont pas indispensables à une star, et c'est bien le seul domaine où Évangéline peut se permettre de ne rien comprendre sans se voir infliger une tournée de cours spéciaux. Éliane lui fait prendre des cours de tout : de danse, pour la grâce, d'équitation, pour le maintien, de piano, pour la sensibilité (d'abord c'était le violon, mais même Éliane n'a pas pu supporter longtemps les grincements affreux que sa fille tirait de l'instrument ; on aurait dit que des esprits errants et sans patrie avaient investi l'appartement), sans parler des cours de soutien scolaire de base, orthographe, rédaction, anglais et j'en oublie. Récemment sont venus s'y ajouter des cours d'expression dramatique (si Évangéline doit devenir star, il faut bien qu'elle apprenne le métier, non ?) qui ont fait déborder la marmite. Informée par la presse spécialisée que les stars avaient droit à des caprices, Évangéline, nature plutôt placide à l'ordinaire, avait piqué la première crise de nerfs de sa vie, hurlant qu'elle en avait marre et marre et marre, exigeant des vacances immédiates et totales, et fondant en sanglots désordonnés quand Éliane, pas impressionnée pour

si peu, lui avait envoyé une bonne claque thérapeutique. Ce fut mémé Vi qui lui sauva la mise. Dans tous ses biens et possessions elle déterra une maison nivernaise, sise en pleine campagne, qui avait été le berceau de la famille et où « la petite pourrait se mettre au vert pour l'été, le temps de retrouver ses esprits » ; Victoire approuvait d'autant moins les charretées de cours imposées à Évangéline qu'elle les payait, et elle avait choisi les environs de Saint-Benin-des-Monts (1200 habitants) avec la certitude qu'Éliane ne pourrait y dénicher le moindre professeur de turlututu. Mais il y avait un collège, où Évangéline pourrait finir son année scolaire. On était alors en mai ; vu les résultats qu'elle obtenait dans la très chic école privée où Éliane l'avait inscrite, on pouvait sans grand risque la mettre au contact des enfants de gueux pendant un mois ; si elle n'apprenait rien, ça ne changerait pas beaucoup de d'habitude, trancha Victoire. C'était elle qui faisait vivre Éliane et sa fille. Son avis, bien forcé, avait du poids. On s'embarqua pour la Nièvre, Éliane en rongeant son frein, Évangéline sans oser croire à son bonheur : plus de danse, plus de cheval, plus de piano de tout l'été ! Dans la voiture, passé La Charité, elle se mit à chanter. Éliane l'écouta, charmée : une vocation qui se manifestait ? Elle se promit de faire prendre des cours de chant à Évangéline dès leur retour à Paris. D'ici là, mémé Vi avait raison, il valait mieux ne pas la pousser trop. Bientôt treize ans, pensait-elle, elle ne veut